

sans aucun soin superflu de sa personne : ses cheveux étoient roux & recourbés : on rapporte aussi qu'une certaine frayeur s'emparoit de ceux qui osoient exposer leurs regards aux siens.

N^o. II.

La *Cornaline* qui suit nous offre encore le portrait du même Prince. Sa tête est ornée comme l'autre, des dépouilles d'un lion dont la peau est retenue au col par un nœud, ainsi que très-souvent cela se rencontre dans les médailles Grecques. Si les traits du visage ne sont pas entièrement d'accord, on ne doit point en être étonné : les Sçavans connoissent la différence que nous offrent entre ses portraits les médailles d'or, d'argent ou de bronze frappées sous Antonin Caracalla.

On doit encore être moins surpris de la beauté de tous les portraits que nous avons d'Alexandre : la crainte de lui déplaire, nous dit Pline, en est cause. Par un Édit solennel, ce Prince avoit défendu qu'aucun autre qu'Appelles ne le peignit, qu'aucun autre que Pyrgotele ne gravât sa figure en Pierre, & qu'aucun autre que Lyfippe ne la gravât sur l'airain.

Alexandre est trop connu, & ses hauts faits sont trop abondans pour que nous voulions entrer dans tous les détails de sa vie. Mais nous croyons que l'on auroit des reproches à nous faire si nous ne donnions pas ici un abrégé d'après lequel on put d'un coup-d'œil se rappeler quel fut ce Héros.

Né d'Olympias, épouse de Philippe, le jour même où le trop fameux Érostrate brûla le temple d'Éphèse, ce Prince montra, dès la plus tendre jeunesse la plus vive ardeur pour toute espèce de gloire, & l'ambition la plus forte ; il n'eut voulu concourir aux jeux que s'il eut eu des Rois pour antagonistes, & les conquêtes de son père, quoique glorieuses, excitoient en lui la crainte de n'avoir plus rien à faire : les Ambassadeurs s'en retournoient d'auprès de lui, surpris du genre de ses questions, plus dignes de l'âge mûr que de la jeunesse.

Les plus heureux génies ont besoin d'être secondés par des maîtres distingués, & le choix de ceux qui doivent former les Souverains doit être fait avec l'attention la plus scrupuleuse. Aristote vivoit sous Philippe, & Philippe fut assez sage pour l'attacher à son fils. Si Philippe sçavoit apprécier Aristote, Alexandre de son côté lui payoit ce tribut d'estime si bien acquis & si souvent négligé par les Grands, qui ne voyent dans ceux qui les instruisent que des personnages importuns, ou qui les méprisent comme des hommes à gage. Aristote étoit aux yeux d'Alexandre ce qu'il devoit être, c'étoit pour lui un second père auquel il donnoit la moitié d'un cœur, dont la nature lui faisoit offrir l'autre à Philippe. *Je suis redevable à l'un de vivre, disoit-il, &*